



Jacques-Pierre Amette

Classiques & Cie

Le hussard transformiste

C'était un immortel et un pisser-copie, un styliste parfois virtuose et un ancien commis de Vichy, un mondain et un mélancolique. Une biographie scrupuleuse est consacrée au cas Jacques Laurent.

« **H**ussards » C'est Bernard Frank qui lança le mot dans un numéro des *Temps modernes* de 1952. Il baptisa ainsi un groupe de jeunes écrivains insolents venus de la droite. Comme les Mousquetaires, ils furent quatre : le chef de file, Roger Nimier, Antoine Blondin, puis Michel Deon et Jacques Laurent, les plus âgés de la bande, nes tous deux en 1919. Aujourd'hui, Jacques Laurent est l'oublié. Ses romans n'ont pas les étagères des librairies. Sans doute parce qu'il n'était pas pare d'une légende de dandy éclatant, et qu'il ne pouvait compter sur une gueule d'ange comme celle de Nimier, tue net à 37 ans sur l'autoroute de l'Ouest. Il n'avait pas non plus la fantaisie du pivrot magnifique, ni les jeux de mots du journaliste sportif Blondin, ni la tranquille ascension de l'exilé volontaire Deon, passant de la Grèce à l'Irlande, pour finir Jupiter trompant à l'Académie française. Non, Laurent dans les années 1950 était le pisser-copie hyperdoué, le fantasque, le lievre en pleine course entre les salles de rédaction, la relance des revues et les maisons d'édition de droite à Saint-Germain-des-Près. Il existait déjà des biographies de ce Frogol des lettres. Bertrand de Saint-Vincent en publia une chez Julliard ou on peut lire également une passionnante « Conversation » de Laurent avec Christophe Mercier. Des essais traçant un portrait manqué de lui, notamment par le regrette journaliste François Dufay dans *Le Soufre et le Massif* (éd. Perrin, 2006). Le mois, justement, parlons-en. Aucun essai qui surfe sur parcours intellectuel net et précis n'avait jamais été publié. C'est fait avec le *Jacques Laurent à l'œuvre. Itinéraire d'un enfant du siècle* d'Alain Cresciucci. Auteur d'une thèse de doctorat sur l'œuvre de Céline et biographe d'Antoine Blondin, il s'attarde peu sur l'enfance bourgeoise de son nouveau héros dans le quartier de la gare Saint-Lazare. Mais son récit devient intéressant en 1939, quand ce jeune bachelier se déclare munichois pour suivre Maurras. Il s'agré alors à l'équipe du journal *Combat*, de tendance Action française. Dans cette salle de rédaction il rencontre – excusez du peu – Maurice Blanche, Robert Brasillach, Claude Roy et Kleber Haedens. Appelé dans l'enfance en novembre de la même année, ce caporal cherche l'ennemi sans le trouver entre les campagnes tourangelles et la plaine d'Alsace. Caporal dans l'armée d'armistice, il se retrouve affecté en Dordogne à monter la garde sur la ligne de démarcation, moment qu'il décrit comme une curieuse parenthèse pastorale, dans l'amitié des paysans et des tables confortables. A sa démobilisation, il part pour Vichy sans hésitation ni débat moral. C'est qu'il y a des amis. « Je considérais le gouvernement de

Vichy comme l'honnête syndicat d'une faillite dont il n'était pas du coup coupable », écrit-il dans son autobiographie, *Histoire égoutte* (éd. Gallimard, 1976). Au printemps 1942, il devient fonctionnaire dans un de ces hôtels des bords de l'Allier, où il croise plusieurs fois un fringant espoir de la politique, François Mitterrand. Il écrit sous le nom de Jacques Bostan dans la revue *Idees*, parfaitement inscrite dans la ligne officielle de la Révolution nationale. Puis, il est nommé rédacteur au secrétariat général de l'Information, tenu par Paul Marion, aux solides convictions fascistes. On reste perplexé face à cet épisode pétainiste, ce poste de propagande que Laurent arrangerait à sa manière dans son autobiographie. Plus tard, il aura l'audace de se déclarer sous l'influence de Bernanos, qui, lui, avait fait dès la première heure le choix de De Gaulle et de la Résistance. A la Libération, peu inquiet, il se fait oublier en se consacrant à la peinture à Barbizon, contrairement à Nimier et à Blondin qui, revenus des armées, se lancèrent aussitôt dans la bagarre politique et littéraire. Lui, désargenté, publie en 1947 *Caroline chérie*, signée du pseudo de Cecil Saint-Laurent. Succès immédiat. Traductions immédiates. Gloire et argent. Cette fresque à la Dumas a tout pour faire oublier l'après-guerre et les tickets de rationnement. Jacques Laurent y invente une jeune femme belle, courageuse, décollée, en pleine émancipation libertine, jetée dans des cascades de malheurs. Les affres de la Révolution française par le petit bout de la culotte. C'est ga, sans prétention, bien ficelé, un style pétillant sur une documentation parfaite. Mais, au-delà de cette œuvre facile, il publie *Les Corps tranquilles* aux éditions Jean-Frédéric, un gros roman, fort, original, commence pendant ses heures de veille sur la ligne de démarcation, en Dordogne, et poursuit dans son bureau à Vichy. Il le publie en 1948, ce fabuleux roman à tiroirs et échafaudage, d'une intarissable abondance, entre autobiographie, cocasseries et quête philosophique. L'ouvrage, inclassable, énorme, annonce aussi les décentements romanesques du Nouveau Roman. L'auteur plaide déjà pour un « athésisme politique » appris chez Stendhal. M. Cresciucci a raison de longuement analyser cette œuvre, car c'est un roman époustouffant, novateur, picaresque, semant personnages et situations dans une ébouriffante virtuosité, une liberté rejoyeuse. Laurent déclarera plus tard : « Je considère que c'est mon roman. Depuis je n'ai pas atteint ce niveau ». Ce premier échec si injuste, Laurent l'oubliera vite. La réussite commerciale de ses *Caroline chérie* lui permet en effet de travailler pour le cinéma, de connaître des aventures galantes avec les actrices, de donner un grand rôle à la délicieuse Martine Carol, de fréquenter des palaces à portes tournantes d'acajou. A 30 ans, ce forçat des

lettres réussit tout. Il peut écrire fleur bleue ou orties, accumuler les tâches alimentaires ou annoncer Modiano avec des personnages à deux faces qui culmineront dans *Le Petit Canard* (éd. Grasset, 1985). Il sait écrire classique, baroque, picaresque, griffu, sensuel, naturel ou grandiose... Oui, ce Frogol des lettres séduit toujours. On devine aussi fiestas et nuits blanches, mais son biographe ne mange pas de ce pain-là. Il ne force, hélas ! jamais les portes de la vie

privée. On cherche en vain quelques ambiances enfumées, scandales et blagues de potache, rumeurs, perfidies, caprices ou cocasseries de hussards du côté du bar de l'hôtel du Pont-Royal, et pourtant Alain Cresciucci empile les faits vrais, les dates et les noms avec le scrupule, la moralité et l'honnêteté d'un lexicographe à bésicles, genre Littré. Un point fort du livre, c'est de mettre en évidence le talent exceptionnel de Jacques Laurent, journaliste polyvalent, qui se révèle parfait sergent recruteur. Il réunit des écrivains qui ont du style pour animer sa revue haut de gamme *La Parisienne*, créée, financée et animée avec l'argent gagné par ses *Caroline chérie* et ses travaux de scénariste. Pendant cinq ans, de 1953 à 1958, avec l'aide du tout jeune François Nourissier (que Laurent comparait physiquement à Aramis), il dynamise une équipe de fines plumes de tous bords : Marcel Aymé, André Pieyre de Mandiargues, Albert Simonin, Henry de Montherlant, Paul Léautaud ou Jean Giono. On feuillette la collection avec mélancolie.

Dans ces publications, on trouve liberté de ton, originalité des sujets (un plaidoyer pour la réouverture des maisons closes...), pamphlets, critiques, idées crépitantes, titres démoniaques de vacherie. Reportages et notes de lecture roulent de page en page dans une insolence stendhalienne et surtout un refus des grands sermons existentialistes ou communistes. Le magazine *Arts* prit le relais, avec un autre financement. Dirigé par Jacques Laurent et André Parinaud, il réunit là encore la crème des écrivains, droite et gauche confondues : Bernard Frank, Claude Roy ou Roger Vailland côtoient Jean-Louis Curtis et Françoise Sagan. On y découvre aussi – plus surprenant encore – des contributions de Michel Butor ou de Claude Simon. Enfin *Arts*, dans son impertinence, s'adjoint les services d'un jeune critique qui cassait la vaisselle sur le dos du cinéma français de papa, un certain François Truffaut qui faisait déjà les quatre cents coups dans la presse, avant de les filmer.

C'est alors que, vers le milieu de son essai, notre biographe se met en tête de détailler le contenu des livres, romans ou reportages,

publiés par Laurent au gré des événements et des circonstances. Pourquoi nous raconter que *Les Passagers pour Alger* (éd. Presses de la Cité, 1960) et *Agrès d'Alger* (éd. Presses de la Cité, 1961) furent écrits consciencieusement par un Laurent qui avait visité les popotes des officiers en Algérie ? Fallait-il nous infliger un long chapitre sur toutes les manières dont il a haï de Gaulle ? Ça ne s'imposait pas. Plus intéressante est la tentative, dans le chapitre VI, de nous entretenir d'*Hortense*



Jacques Laurent à la brasserie Lipp, à Paris, en janvier 1983.

14-18, cinq volumes d'une saga de plus de deux mille pages, écrite entre 1962 et 1967. Laurent réussit là un massif romanesque qui peut rivaliser avec ceux de Jules Romains ou Maurice Genevoix. La télévision, toujours en quête de feuilletons, devrait y penser. Lorsqu'il avance en âge, notre auteur se partage entre des livres polémiques, comme *Mauriac sous de Gaulle* (éd. La Table ronde, 1964), et des romans de bon ton. Ça permet d'obtenir un Goncourt en 1971 avec *Les Bêtises* (éd. Grasset). Mais, derrière les lauriers empilés, et après une élection à l'Académie française en 1986, notre écrivain vichyste s'efface de cette biographie respectueuse. Pour le retrouver, l'homme vrai, je vous recommande d'ouvrir *Le Miroir aux trois* (éd. Grasset, 1990), confessions des années 1990,

pour découvrir qu'un auteur couvert de succès panique devant la vieillesse. Et que lui aussi se sent « floué ».

En refermant cet essai, on se demande : mais qui est cet homme âgé ? Vous savez, cette silhouette tassée sur une banquette, chez Lipp, tête d'adolescent fripé, cheuveux en bataille, regard perdu dans la fumée rousse de sa cigarette ? Il porte un foulard d'enfant fragile, le verre de scotch entre ses doigts jaunis de nicotine, il a l'air esseulé, à quoi pense-t-il ? Sans doute à ce qu'il a avoué : « Cette vieillesse, une langue étrangère qu'il faut apprendre à un âge où le cerveau n'est plus guère disposé à acquérir de nouvelles connaissances. » Un jour cet hédoniste n'a plus voulu apprendre le grand âge, n'a plus accepté d'être « une plante flétrie ». Il s'est donné la mort en toute discrétion. Et malgré sa prose serrée et froide, M. Cresciucci donne envie de le relire. ●



Jacques Laurent à l'œuvre. Itinéraire d'un enfant du siècle, ALAIN CRESCIUCCI, éd. Pierre Guillaume de Roux, 376 p., 25,50 €.